

BUREAUX RUE NAIN, 1, ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois... 12 fr. Six mois... 23. Un an... 44. L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT : A. REBOUX Le Nord de la France Trois mois... 14. Six mois... 27. Un an... 51. ANNONCES : 15 centimes la ligne RÉCLAMES : 25 centimes — On traite à forfait.

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A PARIS, chez MM. Havas, Laflite-Bulier et C° place de la Bourse, 8; BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

A cause de la fête de Pâques, le JOURNAL DE ROUBAIX ne paraîtra pas demain.

ROUBAIX, 30 MARS 1872

BOURSE DE PARIS

DU 30 MARS

Table with 2 columns: Stock symbols and prices. Includes 3 1/2 @ 55 75, 1 1/2 @ 79 10, 3 1/2 @ 89 10.

(Voir à la troisième page les dépêches commerciales.)

BULLETIN QUOTIDIEN

L'Assemblée, qui avait songé à épuiser son ordre du jour en tenant une séance dans la soirée de jeudi, a pris la détermination de ne suspendre ses travaux que le samedi 30, après une séance du soir tenue le Vendredi-Saint, à partir de 7 heures et deux autres successives, le lendemain. Grâce à cette résolution, aucune loi urgente ne sera ajournée, et les membres de l'Assemblée pourront jouir de leurs vacances sans aucune arrière-pensée. Ces vacances, prolongées jusqu'au 22 avril, permettront aux députés membres des conseils généraux, de remplir leurs devoirs en cette qualité. Toutes les conventions seront donc également sauvegardées. On a calculé que 81 députés font partie des conseils généraux qui se réunissent le 4 avril, et 142 de ceux qui sont convoqués pour le 8 ou le 9 avril. Ces derniers n'auraient pu évidemment vaquer à leurs affaires, s'ils avaient dû rentrer à Versailles dès le 15 avril.

Dans sa séance du vendredi-saint, au soir, la Chambre a nommé les membres appelés à faire partie de la commission de permanence.

Le Proletariat

L'Assemblée nationale vient de légiférer contre l'Internationale; c'était son droit et son devoir. Mais, tout en rendant hommage à l'excellence de ses intentions, il est permis de conserver des doutes sur l'efficacité des moyens qu'elle a autorisés le Gouvernement à prendre. Le virus international résistera à la cauterisation la plus énergique. Pour en avoir raison, il faut lui appliquer un traitement interne; il faut faire comprendre aux ouvriers qu'on les trompe et qu'on les mène tout droit à la misère la plus profonde. Sans doute, les menées internationales sont dirigées contre le capital, c'est-à-dire contre la bourgeoisie, détentrice d'une partie plus ou moins considérable du capital. Mais si le capital était atteint — et il peut l'être — qui profiterait de la ruine? Personne. Qui, par contre, serait la première victime de sa disparition? Le travailleur. Le capital a des ailes et il n'attendra pas que la rude main des internationalistes s'avance pour le saisir; il s'envolera à la première menace; et quand il aura dis-

paru, avec quoi fera-t-on marcher les ateliers? Au pis aller, les capitalistes en seront réduits à consommer leur capital, et sur cette consommation, ils pourront vivre quelques années; mais le travailleur, que consommera-t-il, pendant ce chômage imposé par lui? Ses bras probablement.

C'est du milieu des travailleurs que devrait surgir la menée anti-ouvrières de l'Internationale; ce seraient eux et non les patrons qui devraient mettre à l'index les adhérents à cette association liberticide, et les expulser de l'atelier d'un accord unanime.

Malheureusement, la vieille histoire d'Eve et du tentateur est toujours neuve. Le serpent international dit l'ouvrier: tu seras Dieu! et la bonne dupe le croit sur parole. N'importe! remplissons notre devoir en disant et en répétant la vérité, dussions-nous prêcher dans le désert.

Le Moniteur d'hier publiait un excellent article de M. Xavier Aubryot, sous le titre l'Avènement du prolétariat. Nous en extrayons ce qui suit:

Une société régulière ressemble au fleuve qui traverse une grande ville; à la surface flotte une écume qui n'altère pas la limpidité des eaux; mais au-dessous repose un vase profond qui, remuée imprudemment, peut troubler la masse tout entière. Cette écume, c'est l'élément de corruption qui se forme au-dessus des civilisations, mais qui n'est pas contagieuse. La vase, c'est cette immense rebut qui, à chaque agitation, empêche la sécurité des honnêtes gens et altère aussi profondément l'ordre que la vase altère la transparence.

Ailleurs, M. Aubryot définit ainsi la bourgeoisie et indique le procédé naturel par lequel elle se forme:

Qu'est-ce que la bourgeoisie? c'est le peuple arrivé. Qu'est-ce que la bourgeoisie d'aujourd'hui? l'ouvrier d'hier. Qu'est-ce que l'ouvrier d'aujourd'hui? le bourgeois de demain.

Assurément, ces évolutions consolantes ne s'exécutent pas à la baguette, et il faut parfois le travail de plusieurs générations pour faire d'un plébéien un bourgeois; mais la fabrication n'en est que plus longue, et ce serait le cas de répéter: Le temps ne respecte que son propre ouvrage. Les secousses violentes produisent les parvenus, cette engaine qui a plus de morgue que les ducs à tabourets. Il n'y a que la patiente élaboration des années qui détermine des promotions saines dans l'ordre social. Les couches sociales ont des lois de formation nécessaires. La rage de notre époque est d'appliquer à toutes choses, aux réformes, aux œuvres, aux fortunes, le principe dérisoire de la génération spontanée.

La bourgeoisie actuelle est une vis sans fin, où le mouvement ascensionnel ne s'arrête jamais; mais encore ne faut-il pas sauter les spirales!

Savoir attendre est un mérite aussi indispensable en politique que dans la vie privée; le fils d'un marchand de verdure s'indigne d'être au monde et de n'être pas du monde; s'il faisait crédit à la société d'une vingtaine d'années, il verrait peut-être son propre héritier demandé dans les meilleurs salons pour conduire le cotillon; mais, en conscience, on ne peut exiger que de la bourgeoisie qui donne une fête descende pour dire au futur bourgeois qui crie: Pois verts! pois verts au

boisseau! montez donc chez moi, ces dames vous attendent pour le premier quadrille.

Ce que peut faire l'intelligence unie à l'esprit de conduite est incalculable; néanmoins, toutes les vertus jointes à tous les talents de sa partie ne sauraient, d'un cent de bois à l'autre, à la fois enrichir et installer parmi les notables un simple scieur de long; sauf les vocations exceptionnelles des gens de génie, les hommes en masse ne grandissent pas plus vite que les arbres ne grossissent; le malheur de ce siècle pressé, c'est que les grands veulent être chènes du soir au lendemain, et chènes séculaires! on prétend violenter la nature comme on violente la société, qu'arrive-t-il? c'est que l'élément plébéien anéantit en germe ce qu'il comportait de sève bourgeoise.

Nous finissons par une dernière citation contenant de bons conseils dont les ouvriers honnêtes feront leur profit:

Ce qui manque aux ouvriers français en général, ce sont les qualités de la classe moyenne, l'esprit de famille, l'esprit d'ordre, l'égalité du travail et l'amour du chez soi, tout ce qui sert, en un mot, à fonder l'indépendance et qu'on a un si haut point les ouvriers hollandais.

L'ouvrier français a plus que tout autre le dégoût de la vie intime et l'amour de la vie extérieure: le café joue pour lui un plus grand rôle que son propre logis; il ne sait pas se plaire chez lui comme l'employé ou le commerçant, dont il n'a pas non plus les habitudes de sobriété et d'épargne; il a toujours les yeux fixés sur les fils de famille qui mènent la vie à grandes guides, mais il oublie de regarder les vases qui se trouvent à sa portée; il se livre à des privations pour élever leurs enfants et assurer l'avenir. L'avenir, c'est un mot qui a une valeur pour le bourgeois et qui n'en a aucune pour les ouvriers; ils vivent au jour le jour et se plaignent de l'incertitude du lendemain.

S'ils le voulaient, cependant, la maison ne serait pas si triste, et le marchand de vin leur paraîtrait moins séduisant!

En résumé, pour avoir tous les avantages réels de la bourgeoisie, sans assumer ses responsabilités, quelquefois accablantes, les ouvriers n'ont qu'à le vouloir.

Mais le voudront-ils?

KTIENNE MOUTET.

Lettre de Paris

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

Paris, 29 mars 1872.

L'Assemblée a pu constater, hier, ce que l'on gagne à être ferme quand on a raison.

La tentative du gouvernement pour escamoter le vote de notre budget des recettes constituait un point noir à l'horizon. Vous avez vu comment la fermeté de la commission a fait reculer le gouvernement. Celui-ci se débattait vouloir prendre une revanche à la dernière heure. Il avait obtenu de la commission qu'on ne nommerait pas de commission permanente pour le temps des vacances. L'Assemblée a exigé que les commissaires revinssent sur une concession aussi imprudente; mais le gouvernement tenait à son premier succès et il annonçait qu'il considérerait l'élection de cette commission comme une offense personnelle. La gauche et le centre gauche,

toujours désireux de plaire à M. Thiers, lui avaient promis leur appui. Sans perdre un instant, les réunions qui représentent la droite et le centre droit ont délibéré. On y a vivement représenté que, pendant la dispersion de l'Assemblée, la moindre indisposition de M. Thiers pourrait ressusciter dans le pays les mêmes alarmes que l'on constatait, il y a quelques années, chaque fois que l'empereur était malade, car, à certaines égards, c'est un peu l'empereur.

Sur cette préoccupation, s'est formée instantanément cette grande majorité de droite qui reparaitra toujours quand les plus sérieux intérêts du pays seront en cause. Il n'a suffi au pouvoir de pressentir cette union pour abdiquer toute résistance. Au début de la séance d'hier, c'est M. Victor Lefranc en personne qui est venu dissiper les inquiétudes que sa propre loi avait soulevées. De sa voix la plus cordiale, il a sollicité lui-même, au nom du gouvernement, l'élection d'une commission permanente, élection qui aura lieu samedi matin.

La paix une fois faite, cette excellente chambre est redevenue la bonne personne sans rancune que vous connaissez. Les budgets des deux ministères ont été votés sans qu'un seul amendement soit venu troubler les calculs du pouvoir. Ne vous effrayez cependant pas de cette facilité financière. Les chiffres étaient passés au crible de la commission, laquelle contient assez de Buffet, de Laurent, de Latelyrie, de Germain pour n'être pas suspecte de faiblesse envers le chef du pouvoir. C'est du reste, la méthode anglaise. Pas un chiffre dans les séances publiques (où il est impossible de faire calculer sérieusement 750 personnes) mais des séances de commission où l'on coupe les sous en quatre.

Le budget de la guerre lui-même, malgré sa lourde charge de 750 millions, n'a pas trouvé d'autre accueil que celui d'un patriotisme résigné. M. Jean Brunet en a été pour ses protestations. M. Brunet a dit, bon quelquefois, mais on a trouvé qu'il aurait pu se dispenser de rabaisser à plaisir (sous les yeux du pays et de la diplomatie étrangère qui nous écoute) l'armée qui a si dignement lavé les hontes de Sedan au milieu de ses luttes contre le désordre social. Si M. Thiers n'avait énergiquement protesté pour l'honneur militaire, les protestations ne se seraient pas fait entendre sur tous les bancs de l'Assemblée.

Je reviens demain sur un incident qui n'est pas sans importance pour qui conque espère la renaissance de notre pays. Je veux parler du dépôt qu'a fait l'honorable M. Fresnau d'une proposition de loi tendant à réorganiser les conseils municipaux et l'institution des maires sur de nouvelles bases ou les droits de la liberté réservent une digne place aux intérêts conservateurs.

La question qui préoccupe de nouveau les esprits est la question financière. Je vous ai écrit que M. Thiers venait de découvrir un pot aux roses de 525 millions de déficit en promettant que ce serait le dernier. Il y a 8 jours de cela, et déjà il recommence seulement, au lieu de laisser accumuler les

arriérés, il les fait couvrir au fur et à mesure, par petites sommes. C'est d'abord 6 millions de dépenses anticipées que M. de Cissey a avoué à la commission, il y a huit jours. Hier, il est venu en avouer 8 autres. Nous prenons notre déficit en pitules. Chose singulière, malgré ces prodigalités, le renouvellement du matériel d'armement n'avance pas du tout. Ainsi, ayant été écartés par la supériorité de l'artillerie prussienne, il semblerait que notre soit le plus pressant devait être la refonte de notre artillerie. A l'heure qu'il est, on n'a pas encore fondu un seul canon de nouveau modèle. Depuis l'année dernière les comités perdent leur temps à débattre le choix de ce type perfectionné. En sorte, que si nous étions surpris par un retour offensif des Prussiens, notre artillerie serait inférieure à ce qu'elle a été, parce que si la qualité n'est pas plus parfaite, la quantité est amoindrie de tout de que nous ont pris les vainqueurs.

Toutes les dépenses du ministère de la guerre s'en vont en frais de campement, de solde supplémentaire ou de vivres de campagne, c'est à dire en dépenses qui ne font rien entrer dans nos arsenaux. Le solde seule a déjà été porté pour 68 millions. Quant aux campements, dont tout le monde a constaté les mauvaises conditions, M. Thiers a déclaré que les soldats en avaient pris une telle habitude qu'ils ne voulaient plus rentrer en ville.

Les crédits pour les dépenses de notre matériel de guerre et les travaux de défense s'éleveront à un milliard!

M. Léopold de Gaillard a pu être, dans le dornier numéro du Correspondant, une touchante notice sur son ami et collaborateur M. Augustin Cochin. Ces pages émues résument toute cette existence si courte et si active, consacrée aux travaux, aux bonnes œuvres, à tous les devoirs de la vie publique et privée. Ce chrétien si dévoué à l'Eglise a eu un moment de trouble pendant la convulsion, mais le P. Gratry, la mort l'a trouvé fidèle à l'autorité qui ne peut faillir.

Aujourd'hui, vendredi saint, très peu de monde et très peu d'affaires à la Bourse. Celle de Paris est, dans le monde entier, la seule qui persiste à rester ouverte en ce saint jour; il en est de même pour le lundi de Pâques, tant que le Paris officiel et des affaires ne voudra pas redevenir une ville chrétienne, Paris ne méritera pas de rester la capitale de la France et sera menacée d'être livrée de nouveau aux pétroleurs et aux assassins de la Commune, gouvernement des libres-penseurs et des athées.

DE SAINT-CHÉRON.

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

Paris, 29 mars 1872.

L'adhésion du gouvernement à l'aménagement Peltrau-Villeneuve a causé quelque étonnement dans la chambre, on se rappelait que M. Thiers n'avait pas semblé bien désireux jusqu'ici de s'adjoindre une commission de permanence. Mais si M. Victor Lefranc a cru devoir

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 31 MARS 1872

— 33 —

L'ENVERS DE LA COMÉDIE

DEUXIÈME PARTIE

IX LA VIEILLE DES ARMES.

(Suite)

George et Antoine se hâtèrent de descendre dans la chambre qui devait leur servir à la fois de salon et de dortoir; on apporta des flambeaux, et ils attendirent les notes nocturnes qui leur arrivaient ainsi à l'improviste.

C'était le général M..., avec plusieurs officiers de son état-major; ils accompagnaient un voyageur français, vêtu en bourgeois, qui, après un instant d'hésitation, courut au capitaine George, et lui dit avec une émotion profonde qui faisait trembler sa voix:

— Capitaine... mon cousin... ne me reconnaissez-vous pas? Je suis Edgard Mévil; je viens vous donner des nouvel-

les de personnes qui vous aiment et que vous aimez...

L'hésitation de George fut encore plus courte que celle de son cousin. Sa figure un peu pâle se couvrit d'une vive rougeur; il sembla même prêt à faire un pas en arrière; mais se remettant aussitôt, il tendit la main à Edgard, et lui dit avec une simplicité cordiale:

— C'est vous, mon cousin! Soyez le bien-venu.

Le général M... était un homme d'une haute naissance et d'une magnifique renommée militaire. Il avait connu Mévil à Paris, dans le monde et au club, et il s'était formé entre eux une de ces liaisons qui, sans être précisément des amitiés, en portent quelquefois le nom. Peut-être, quelques vagues échos des salons étaient-ils arrivés jusqu'à lui, à l'époque où Georges de Prasly avait perdu sa mère et s'était engagé comme simple soldat dans nos régiments d'Afrique. Le fait est que le général, aussi noble de cœur que de blason, attiré d'ailleurs vers George par ces affinités de race qui faisaient jadis de tous les gentilshommes de notre France une seule et même famille, avait vu, dès l'abord, un intérêt profond et sympathique à ce conscrit de vingt-huit ans, n'ayant rien voulu garder de son naufrage que le droit de mourir sous l'uniforme. Il l'avait constamment suivi du regard sans que M. de Prasly pût se douter de cette précaution invisible, et c'était à lui autant qu'au chaleureux accueil du com-

mandant Antoine que Gorge avait dû de pouvoir, en peu d'années, se distinguer par des actions d'éclat et montrer rapidement en grade.

En arrivant à Alger, Edgard Mévil, bien renseigné d'ailleurs, avait eu la bonne idée de s'adresser au général M... Celui-ci, placé par le gouverneur à la tête de la courte expédition qui allait finir par le siège et l'assaut de L..., avait parfaitement reçu son ancienne connaissance de whist et d'Opéra. Une conversation assez confidentielle pour mettre le général au courant de la situation, avait signalé cette première entrevue. Edgard insistait sur la nécessité urgente de retour de George en France: à la suite de cet entretien, le général qui s'était fait fort d'obtenir un congé pour George et que l'on attendait sous les murs de L..., pour donner l'assaut, avait voulu servir lui-même de guide à Edgard et le conduire auprès de son cousin.

— Capitaine Prasly, dit-il avec une dignité affectueuse, M. Mévil, mon ami, a beaucoup à causer avec vous, et je vais vous laisser ensemble. Un congé vous est accordé; vous pourriez repartir, à l'instant même, pour la France, si vous le voulez. Mais, je vous connais, tant qu'il y aura un grain de poudre à brûler ici, et un péril à courir, le monde entier vous rappellerait, que vous ne partirez pas. C'est bien, c'est très bien, et je vois là le commandant qui est de votre avis. L'armée française s'honore de compter dans ses rangs des hommes

tels que vous. J'espère bien que demain soir nous serons maîtres de cette vieille forteresse arabe qui nous a déjà coûté trop de temps et de sang. Ce succès, dont je suis sûr en vous regardant, terminera la campagne. Alors, capitaine, vous serez libre.

George et son commandant Antoine étaient debout, écoutant les paroles du général avec un respect calme qui n'avait rien de servile. M. de Prasly s'inclina en signe d'obéissance et de remerciement: le général poursuivit:

— Votre cousin, M. Edgard Mévil, a demandé à prendre part à la journée de demain en qualité de volontaire; je l'aime trop pour lui refuser cette partie de plaisir. Vous lui montrerez le chemin, et je n'en dis pas davantage. Adieu, messieurs; j'ai encore quelques ordres à donner, et puis une couple d'heures à dormir: Nous nous retrouverons demain où vous savez, et que Dieu protège la France! M. le marquis de Prasly, oubliez un moment la différence des grades, et faites-moi un grand honneur: au lieu de me saluer comme votre chef, embrassez-moi comme votre ami.

Georges se précipita dans ses bras: des larmes mouillèrent ses yeux; les paupières qui avaient vu bien des fois la mort sans se briser, et un instant après, il n'y eut plus dans la chambre que George, Edgard et le commandant Antoine.

Quand même un reste de rancune eût survécu dans quelque secret repli de cœur de M. de Prasly, cette scène eût

tout effacé. Présenté de cette façon et arrivant en cette compagnie, Edgard emportait d'emblée sa confiance et son amitié. Aussi, ce fut avec une expression de sérénité affectueuse que George lui dit en lui montrant le commandant d'un geste amical:

— Mon cousin, je vous présente mon chef, mon bienfaiteur, mon ami, le commandant Antoine Mourgue.

— Mourgue! répéta Edgard avec un tressaillement involontaire, et sans s'apercevoir que son exclamation et sa surprise pouvaient sembler étranges au chef de bataillon.

— Oui, Mourgue, reprit George avec une gravité qui ressemblait presque à un reproche; c'est le nom d'un habitant de notre pauvre Vivarais, que j'avais entendu prononcer quelquefois dans mon enfance, sans me douter que le fils de celui qui le portait serait un jour mon meilleur ami. Jamais nom ne fut honoré par un plus grand courage et un plus grand cœur.

Pendant ce dialogue, le visage du commandant s'était couvert d'un pâleur affreuse. Il paraissait lutter avec plus d'angoisses que jamais contre cette secrète torture qui déjà, à plusieurs reprises, avait préoccupé M. de Prasly. Mais il se contenta par un énergique effort, et sans autre indice de son émotion qu'un léger tremblement des lèvres, il dit à George:

— Mon ami, je vous dinai comme le général: vous avez beaucoup à causer